

En reconnaissance et par amitié : Amiel - Monnier

Autor(en): **Louis, Yves**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1985)**

Heft 3

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870578>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Genève, le 28 Octobre 1842. —

Mon cher Marc,

Vous serez peut-être surpris en regardant la signature de cette lettre. Si vous l'êtes, j'en suis fâché pour vous, être pour moi ; car cela indique ou que vous m'avez oublié, ou que vous ne vous rappelez plus que je vous prête quelque intérêt. N'importe pourtant que l'un et l'autre soient faux, et que vous me répondiez amicalement, comme si je vous avais écrit plus tôt. Si je ne l'ai pas fait, c'est que mes occupations m'ont un peu distrait de Paris, comme vous le comprendrez, et que d'ailleurs il faut vous laisser le temps d'avoir quelque chose à dire.

Notre changement a dû vous faire réfléchir, du moins je l'espère. Le voyage vous a sans doute égayé et instruit. Le temps que vous avez déjà passé à Paris, vous a appris ~~quelque~~ quelque chose. En voilà plus qu'il n'en faut pour me remplir une bonne lettre. Mais votre corps, bien naturel dans les premiers temps d'une transplantation, mais qu'il vous gêne d'alimenter en vous, vos nouvelles connaissances, vos leçons, vos lectures, le train de votre pension, vos nouvelles habitudes, vos manières, les conseils de M^r Vallette, n'y a-t-il pas de quoi gonfler une lettre in-folio, lourde comme les volumes des chanoines du Lutrin (Boileau). Aussi je serai exigeant, je vous avertis. Quand on a de belle matière, on serait impardonnable d'en tirer majeure partie. Je ne suis pas pressé pour la réponse, ainsi faites-la complète, intéressante et saine. Faites de dire beaucoup de choses en peu de mots, c'est le moyen d'allonger beaucoup une lettre sans la grossir.

EN RECONNAISSANCE ET PAR AMITIÉ AMIÉL - MONNIER

Une longue et fidèle amitié lia Amiel et Marc Monnier, son cadet et disciple. Une volumineuse correspondance et le journal intime de l'aîné l'entretiennent ou la prolongent tout en la modelant. Aussi constante que parût cette amitié, elle fut le théâtre d'une lutte de prestige. Pour preuve: les passes d'armes que nous relatons. Leur enjeu pour le diariste? la (re)connaissance de soi. Marc: l'interlocuteur qui la rend possible, l'indispensable répondant. Mais à travers lui et sa médiation apparaît le type de rapport à Autrui privilégié par le diariste. Viennent ainsi au jour les règles d'énonciation auxquelles obéit son écriture intime.

Première rencontre

Marc Monnier et Amiel se sont rencontrés pour la première fois à Naples, en 1841. Voyageant en Italie, Amiel descend à l'Hôtel de Genève, tenu par la famille Monnier. Il a vingt ans et Marc n'est encore qu'un enfant, de huit ans son cadet. Il se prend d'affection pour lui, s'associe à ses jeux.

Aux batailles de coussins succède l'étude. L'aîné, croyant déceler quelques qualités précoces chez le fils de ses hôtes, lui apprend à poétiser. Il retiendra la leçon et cultivera son talent; mais elle porte aussitôt. Le garçon n'a pas encore treize ans quand il adresse une première lettre versifiée à son jeune maître, qui vient de quitter Naples:

*Mon âme sait sentir: elle voudrait vous dire
Ce que l'amitié peut avoir de touchant.¹*

D'autres lettres suivront, d'autres vers aussi. Et cet échange scellera l'amitié que la poésie aura contribué à faire naître.

Il nous reste environ quatre-vingt-dix lettres et billets de cette correspondance², pourtant et malheureusement lacunaire: pour des raisons que nous ignorons, certaines lettres ne nous sont pas

parvenues. Nous savons cependant qu'ils entretiennent cette correspondance leur vie durant. Inaugurée par la lettre-poème évoquée ci-dessus, elle se poursuit par intermittence mais sans interruption significative jusqu'à la mort d'un des épistoliers. Ils expédient et reçoivent des lettres à peu près à parts égales. Cette correspondance est complétée par les quelques rares lettres qu'Amiel et les parents de Marc échangèrent, qui toutes parlent peu ou prou de lui.

Toujours l'élève reconnaîtra sa dette: « Je n'étais et ne suis que votre *fils en poésie*; je me souviens et je n'oublierai jamais que c'est vous qui m'avez mis la plume à la main et qui m'avez appris, dès mes premiers balbutiements, à prononcer nettement et de mon propre chef quelques mots lyriques. Voilà ce que vous avez fait pour moi, vous savez que je le sais, vous êtes sûr que je vous en aime. »³ Il avoue par là, plus de quinze ans après les premières leçons, que l'apprentissage de la langue littéraire fut pour lui, et grâce à son maître, presque contemporain de celui de la langue maternelle; que ces deux langues ont, dans son histoire, une origine commune.

Mais *père*, Amiel le fut à bien d'autres titres encore, qu'il le veuille d'abord et non ensuite. Tantôt il console l'enfant, malheureux, que ses parents ont envoyé étudier à Paris contre son gré; tantôt il le rappelle au devoir envers ses parents, pour qu'il ne les rende pas responsables de son malheur et malheureux à leur tour; tantôt il le gronde de s'abandonner à la tristesse et aux lectures poétiques qui l'alimentent, et lui recommande les études positives (grammaire, histoire, etc.) pour se guérir de la mélancolie; tantôt il le félicite de ses succès scolaires. C'est ici à un Amiel moins connu ou vite disparu, qui prend son rôle à cœur, responsable et prêchant la responsabilité, exerçant un véritable ascendant, que nous avons affaire. En un mot: actif, ou en deux: actualisant ce qu'il est ou pense représenter. C'est l'Amiel que nous découvrons aussi parfois au début du *Journal intime* se prévalant de l'autorité du grand frère, remplaçant père et mère pour conseiller, sermonner, voire surveiller sa sœur cadette Laure; hélas, dit-il, sans grand succès. Du même âge que sa sœur, mais plus docile et moins fermé qu'elle, moins égoïste et moins paresseux aussi, acceptant l'intimité qu'elle lui refuse, Marc lui donnera plus de satisfactions.

C'est pourtant moins comme *père en poésie* — activité qu'il rapproche volontiers du divertissement, ou agréable et insigni-

fiant, un loisir, ou mauvais, qui détourne d'occupations plus sérieuses — que comme *guide moral* qu'il voudrait être reconnu par son disciple. Au seuil de leur relation en tout cas. «Je profite du droit des aînés à guider les plus jeunes. C'est un droit sacré, une tâche que je regarde presque comme un devoir, et il me serait doux d'avoir contribué à votre éducation intérieure, et à votre énergie pour le bien.»⁴ Et il l'enjoint à la vertu.

L'obligation dont il s'agit est forte et les contraint tous deux. Amiel invoque et exerce une loi, la loi des aînés, qui le lie lui aussi. Il se présente en médiateur de cette loi, non en poète. En sage et en législateur, non en artiste ou en maître de langue, fût-elle la langue poétique, aussi vieille que la langue maternelle. Il se montre plus préoccupé du bon fonctionnement de l'ordre symbolique et social que fier d'inventer des images, fussent-elles lyriques; ou d'éveiller ce talent chez d'autres.

Or cette parole droite et grave, *sacrée*, qu'Amiel rend constitutive du lien qui le relie à son ami, et à l'expression de laquelle il lie son être, cette demande de reconnaissance, n'est-elle pas tombée dans l'oreille d'un sourd? Il ne semble pas que Marc l'ait jamais entendue, ni alors ni après, quand l'aîné aura depuis longtemps cessé de l'adresser, comme peut-être toute autre demande. Elle reste lettre morte. Et faute d'avoir su ou vraiment voulu se faire entendre, Amiel sans crédit ni consistance. Ou, c'est la même chose, sans répondant: il ne sait plus qui il est, il se perd.

Qu'est-ce à dire? Que l'absence de réponse à une demande de reconnaissance prive le demandeur de l'être, de l'identité dont il appelle la venue, dont il réclame la réalisation, car c'est l'autre, le destinataire seul son garant. Que celui-ci manque ou se dérobe — soit surdité, soit réticence à émettre des signes en retour — et le demandeur n'est plus; il ne reçoit plus son être: ou il n'est plus *reçu*.

Dans le cas qui nous occupe, ce n'est pas rien qui se retire avec le demandeur du fait de la reconnaissance manquée, c'est la loi que *veut* représenter Amiel: la loi du plus âgé, de l'antériorité; ou l'antériorité de la loi. Cela même qui préside à l'organisation de tous les rapports sociaux. Il y a donc fort à parier que la relation entre les deux amis va en pâtir.

Moyennant le retrait de la loi morale, c'est la poésie qui restera leur terrain privilégié d'*entente*. Terre d'exil pour le moraliste (ou le moralisateur) à la fois trop et trop peu poète: de son (dés)aveu même et de celui de son *fils*, il compose des vers médiocres; mais ne l'a-t-il pas lui-même choisie et enclose, cette terre,

pour y faire germer leur rapport et le cultiver? Derrière le masque de la poésie, n'a-t-il pas dissimulé sa demande, par pudeur ou par orgueil? N'a-t-il pas cédé au divertissement poétique pour se dégager de la responsabilité sociale et morale, Marc lui fournissant un excellent prétexte? *Poésie* et *poète* ne seraient-ils pas chez Amiel les noms de la mauvaise foi?

Voilà quelle fut la «nature» et les échos, dont certains résonnent beaucoup plus tard, du premier rapport entre Marc et Amiel.

Relation

La correspondance n'est pas seule à témoigner de l'intérêt qu'Amiel porte à Marc — et réciproquement: il se déclare dans son journal intime également. Marc Monnier est un des noms propres qu'on y lit le plus fréquemment, surtout dès 1850: depuis qu'il est adulte. C'est un de ses hôtes les plus familiers, un qui l'*habite*. Un génie du lieu. Nous le voyons tel qu'il apparaît aux yeux du diariste: traits géométriques, physionomie incertaine cependant. Là aussi le portrait nous en apprend autant sinon davantage sur le peintre que sur son modèle. Il le regarde sans cesser de s'observer, sans *oubli de soi* mais avec *souci de soi*: fragments par fragments une biographie éparse s'écrit toutefois à côté ou en marge de l'autobiographie. Pratiqué incidemment par l'autobiographe, le genre biographique devient méconnaissable. L'écriture journalière, l'attention discontinue dont Marc est l'objet et l'éparpillement du portrait qui en résulte n'en sont pas les raisons principales. La partie biographique du *Journal intime* se compose de caractéristiques insolites et répond à une fonction particulière. Elle ne représente pas vraiment: son but n'est ni la vraisemblance ni la ressemblance au vrai, ni l'effet de réel ni l'image du réel; elle n'interprète et n'analyse pas davantage. Mais elle inventorie. Le journal renoue ici avec ses origines: le livre de comptes. Mais l'individu qui fait l'objet du compte et de son relevé est moins son rédacteur qu'un de ses proches. Celui-là ne se confond jamais avec les différentes rubriques d'un inventaire: il excède toujours la liste qu'il dresse de lui-même. Sa réification et sa caractérisation sont sans commune mesure avec celles d'*Autrui*.

Presque toute l'œuvre de Marc, livres et articles, qu'Amiel goûte fort et dont il est un lecteur assidu, est cataloguée et commentée dans son journal. Une véritable bibliographie chronologique et critique, que dis-je, dithyrambique, est intercalée dans ces

pages. Y sont de même consignées ses relations et activités, ainsi que les collaborations qu'il a avec de nombreuses revues et, outre les lettres qu'il adresse au diariste, celles dont celui-ci a connaissance par leurs destinataires. Son caractère n'y est pas décrit, mais ses traits les plus saillants énumérés; et que Rousseau en eût convenu ou non, ils ne sont pas liés par des traits d'invention pour que le tout fasse une physionomie⁵; au contraire. Bref, presque toute la vie littéraire et extra-littéraire de Marc est mise en fiches dans le *Journal intime*. Cette opération qui s'apparente au travail de définition suppose le tri maniaque des signes sous l'aspect desquels cette vie se manifeste, pour n'en retenir que le significatif (et l'inoffensif) et en rejeter l'accessoire. Recensée, la vie d'Autrui apparaît sous l'espèce du mesurable: comme pouvant être connue, comme offerte au décompte. Apparition qui est en même temps une disparition: sa manifestation coïncide ici avec son éclipse. L'enregistrement la fixe et la fige en la simplifiant, il l'exténue en l'inscrivant.

Le *Journal intime* ne retient de l'existence de Marc (et de quelques autres) que le *dénombrable*. C'est le plus souvent le sort d'Autrui (et du *Monde* dont il est un élément) dans ce texte, des êtres chers, des «intimes», car aux autres l'entrée est le plus souvent interdite: ils ne font l'objet que de peu d'attention. Il accueille surtout des personnes choisies pour les intégrer à sa petite communauté, au petit monde qu'il instaure en les arrachant à la profondeur et à l'épaisseur de la vie. Il soustrait Autrui au Monde: de sa spécificité rien ne transparait plus car elle s'évanouit au moment de la saisie. La préoccupation pour Autrui coïncide ici avec son annulation. Le *Journal intime* le rencontre en l'évitant: il le représente au moyen d'un code appauvrissant qui l'allège de son existence mondaine, en sorte qu'Autrui ne vit (vive) plus que d'une vie expurgée, mutilée. Qui se glisse entre les portes très fermées de ce texte se voit déposséder de son mystère, il cesse d'être une énigme: d'où le sentiment de dégoût que peut éprouver un «héros» lorsqu'il se change en lecteur. Le gardien du lieu n'est pas non plus à l'abri d'un sentiment fort, le plus souvent l'angoisse, la *gêne* (dont il sera question plus loin), au contact du «héros» familier; cette familiarité n'allant pas sans son envers d'étrangeté, comme nous le savons depuis Freud.

L'inscription réitérée du nom de l'ami n'introduit donc pas sa description de plus en plus détaillée, que chaque nouvelle mention complète. Son portrait ne se peint pas sous des traits de fois en

fois plus précis, ni de mieux en mieux liés. Plus encore, ils ne varient pas: aussi immuables que sont invariables ceux de l'autoportrait. L'immobilisme du modèle n'a d'équivalent que la constance du (de l'auto)portraitiste. L'image qu'il trace de lui est une image arrêtée: elle le capture, le statufie. Plus elle est définie, plus devient floue la physionomie cependant.

L'évocation du rapport qui lie le diariste à son ancien élève, lui aussi si peu sujet à évolution, si fortement stable, n'enclenche pas davantage une analyse de ce rapport. Elle est plutôt l'occasion souvent saisie de la mise en place d'un curieux dispositif où l'un paraît représenter l'ombre rapportée de l'autre. Où il le *figure en négatif*. Et importe au moins autant que les objets figurés et la manière suivant laquelle ils se figurent — la figure d'exposition elle-même: c'est-à-dire la continuelle mise en miroir des deux protagonistes. Qu'un autoportrait succède toujours à un portrait ne doit pas nous laisser indifférent, ni que les choses soient montrées, ex-posées bien plus qu'elles ne sont expliquées ou signalées. Il faut être attentif à la mise en scène du texte, à son ordre, aussi désordonné qu'il paraisse, au même titre qu'à ses dires: lire sa figuration comme interpréter ses énoncés. Il y a des constantes dans l'écriture du jour: si soumise à l'événement, si hasardeuse qu'elle soit, elle ordonne souvent semblablement. Elle possède son répertoire de figures d'énonciation.

L'intérêt qu'Amiel porte à Marc dans son journal n'a pas pour but de percer la personnalité de son ami: il se sert de lui comme d'un instrument pour sa propre connaissance; quant à l'organisation du discours, elle informe sur la façon dont procède cette connaissance. Amiel *associe* son ancien élève à son effort de découverte de soi; c'est même, je crois, une de ses cartes maîtresses, son plus fort atout. Sans doute les propriétés qu'aime à lui reconnaître l'autobiographe, propriétés rarement réunies en un seul homme, l'appellent à remplir ce rôle, à occuper cette place; il y acquiert en tout cas un nouveau prestige — le prestige du rôle.

Aussi misanthrope soit un homme ou qu'il se juge, aussi éloigné du Monde et des autres qu'il se tienne, la connaissance de soi passe par (celle d') Autrui: elle le dévoile, partiellement du moins. Double gain. Sauf à considérer cette confiscation d'Autrui pour son propre usage — son *instrumentalisation* — comme un renforcement de la misanthropie — dans un tout autre sens cette fois-ci. Celle qui commence avec l'écriture du *Journal intime* qui, nous

l'avons vu, saisit Autrui en le privant de soi: le rendant méconnaissable à l'instant même où elle le (re)présente.

Du rôle qu'Amiel lui assigne, Marc n'est pas immanquablement la dupe: il peut en avoir une certaine conscience même s'il lui est difficile, voire impossible de s'y soustraire, sauf à rompre avec l'aîné. Non pas parce que, rare lecteur de son vivant de fragments du *Journal intime*, il aurait lu quelques pages le concernant (il est peu vraisemblable qu'Amiel l'ait précisément ouvert à ces pages), mais parce que le travail de (re)connaissance de soi se poursuit dans le Monde, hors du texte — celui-ci servant alors à son rédacteur de *guide de comportement*, de *livre de conduite*. On a trop peu insisté sur cette fonction du journal. Mais il remplit dans le domaine de la vie morale un peu l'office de l'agenda dans le domaine de la vie pratique et sociale — quand bien même il tient en général difficilement dans une poche! Par exemple Amiel tire leçon du passé proche qu'il relate, se fixe de nouvelles obligations, puis s'enjoint à suivre son plan d'action. Non seulement un sujet raconte dans son journal son rapport au Monde, mais il exerce et expérimente ce discours qu'il intériorise en situation réelle. Ce discours devenu principe d'action (ou d'inaction — mais c'est pareil!) oriente la relation à Autrui: il la dicte, la guide à distance, la téléguide, ne serait-ce que parce que l'identité du diariste y est engagée et celle de son vis-à-vis aussi par conséquent. La correspondance Amiel-Monnier porte les traces et témoigne de cette emprise de l'écriture du jour sur ce qui lui est *extérieur*, dans la mesure où cette relation a pris un autre tour dès le moment où Amiel a entrepris de rédiger régulièrement son journal: la récente maturité de Marc n'étant pas la seule explication de cet infléchissement. Aussi personnelle et solipsiste que soit l'écriture intime, aussi privé qu'en soit l'usage, elle agit sur d'autres, sur d'autres à qui elle ne s'adresse même pas, qu'elle ne reconnait pas, ou pas encore, pour ses destinataires. Elle continue d'agir dans et sur le Monde, joue le rôle d'un facteur tiers.

Sans frontières fixes, sans digues qui le retiennent, sans forme non plus, forme de l'informe, le journal — et celui d'Amiel en particulier, qui en est la parangon — est cet écrit paradoxal qui, tenant le Monde et Autrui éloignés, s'en gardant, ne se replie et ne se referme sur soi, suivant l'image familière, que pour aussitôt se déplier et se déverser sur le Monde⁶. Il l'envahit pour le modeler à de nouveaux préceptes, le plier à ses propres catégories. Sans dedans ni dehors, il façonne la réalité — qu'il exclut en la désensorcelant — autant qu'il la reproduit. Car l'écriture débordante

du jour ne se satisfait pas des pages d'un journal: elle s'écrit à même le Monde. J'entends par là qu'elle n'est pas seulement représentation ou expression, ni même re-production du Monde, mais qu'elle infléchit son mouvement, qu'elle influe sur son sens de rotation et sur le tour que prend la relation à Autrui.

Que dès 1850 Amiel renonce à se faire reconnaître comme l'aîné et à incarner la loi d'antériorité à laquelle il est lui aussi soumis, ne peut être dissocié d'une pratique d'écriture «irresponsable» et exorbitante qui préfère demeurer secrète (et fondre en secret sur le Monde) pour n'avoir pas à répondre d'elle. Ni d'une tentative de s'excepter du Monde et de ses valeurs ou, autrement dit, de retirer ou d'annuler le Monde et Autrui. L'ombre envahissante de son journal gagne tous les rapports que le diariste entretient avec l'extérieur, non parce qu'il est ce regard qui voit et enregistre tout, mais parce qu'il agit sur l'univers, hommes et choses, sur lequel il se pose. Bon œil ou mauvais œil? nous verrons plus tard; mais œil qui envoie des messages autant qu'il en reçoit, ça, à coup sûr! Alors même qu'il ne se destine pas, qu'il n'attend pas (ou que peu) de lecteurs, le *Journal intime* est un texte essentiellement transitif: il exerce une influence anthume réelle et directe sur Autrui indépendamment de toute lecture — une suggestion.

Portrait

Voici, par exemple, comment Amiel voit son jeune ami:

Monnier écrit maintenant dans quatre ou cinq revues (de Paris, Suisse, Athenaeum et Bibliothèque universelle et l'Artiste), il est correspondant du *Journal de Genève*, a une pièce jouée au théâtre français (la Ligne droite), une seconde en lecture (la Cravate blanche), une troisième à la Porte Saint-Martin (la Transtévérine); trois ou quatre manuscrits en portefeuille, une nouvelle présentée à la Revue des Deux Mondes. Avec cela, léger, élastique, prêt à tout, content, sans bagage ni encombrement d'aucune espèce, ne faisant rien d'inutile, s'amusant de tout travail, infatigable, assuré, gai, bref le type de l'homme appelé à réussir et qui réussit en tout. A la jovialité féconde de l'improvisateur, il joint le calcul sûr et profond, l'ordre le plus parfait, la malice la plus fine, l'intelligence la plus déliée et le savoir-faire le plus adroit: il est fort et habile, souple et tenace, ingénieux et calme; il n'a pas un défaut, ni une passion qui puisse lui nuire; il fait tout ce qu'il peut, sait ce qu'il veut, utilise tout ce qu'il touche, et l'art et l'instinct, le tact et la réflexion ne lui laissent ni perdre une minute de sa vie, ni faire une faute de tactique. Quelle heureuse organisation! et quelle

confusion intérieure me donne ce jeune homme que j'ai connu enfant. Il avait contre lui comme obstacles: un œil de moins, myopie, un mauvais père, l'adulation de sa famille, vulgarité d'entourage, existence ambulante, pas de fortune à lui. Qu'a-t-il fait? 1° il ne se plaint jamais et n'a jamais l'air d'avoir ni d'avoir eu un désir ni un chagrin. 2° par un bon sens supérieur il ne s'est laissé éteindre ni endormir par aucun éloge. 3° par une ambition grande mais nette, il a mesuré sa carrière et tout subordonné à son but capital. 4° par une assurance qui ne lui a jamais fait défaut, il a pris toute la place qui lui convenait sans façon ni hésitation. 5° par une activité infatigable, en n'ajoutant rien et en obéissant à un plan bien calculé, il a suffi à tout et pris ainsi l'habitude de vaincre, et l'aisance du succès. 6° il ne s'est pas fait un ennemi. — Tout ceci c'est de la sagesse pratique, c'est son mérite; c'est la mise en œuvre de ses dons naturels, la mise en valeur de son talent, la mise en équilibre de sa forme et de sa pensée, de son vouloir et de son pouvoir, de ses visées et de son action, l'extension graduelle et sans défaillance de ses projets et de ses œuvres: ce sont des titres à la réussite. Constance, habileté, audace, tact, mesure, élan; il a tout ce qui féconde le talent naturel et ce talent était extrême. Admirablement doué et outillé, il a eu un étonnant esprit de conduite. Le résultat n'est donc point dû à une surprise ni à une chance; il était mérité et certain.⁷

Voilà, tout est dit.

Le relevé de cette occurrence parmi les nombreuses que le *Journal intime* contient suffit à dégager le paradigme du portrait de Marc. Le compléter équivaldrait à le répéter: à repérer les mêmes traits parfois sous d'autres termes. Il n'est pas davantage nécessaire de savoir quand il est tracé ni d'en proposer des états successifs, puisqu'il n'évolue pas: le caractère reste toujours le même. Quant à réunir et à classer l'ensemble des traits livrés en vrac et en désordre, selon la logique de la liste, par le diariste, l'opération paraît bien vaine, car nous ne réussirons pas à donner une idée moins abstraite de Marc. Plus important sera d'examiner la fonction de ce portrait — il entre dans le procès de connaissance de soi engagé par le rédacteur du *Journal intime* — après avoir souligné une articulation importante du texte.

Autoportrait en regard

Succède toujours — c'est une règle absolue — au portrait de Marc un autoportrait d'Amiel. Est-ce possible en ne citant, comme précédemment, qu'un extrait du texte de le cerner, de le

mettre entièrement à nu? N'est-il pas sujet à de plus nombreuses retouches, ce qui nous entraînerait, pour en donner une image fidèle, à rapporter un pan encore plus grand, monumental du texte? Mais est-ce surtout indispensable? Non, car l'autoportrait (d'Amiel) crève les yeux. Il suffit de substituer à tous les traits positifs du portrait (de Marc) des traits négatifs pour qu'il apparaisse: le diariste ne procède pas autrement. L'un est trait pour trait la copie de l'autre en négatif. (La peinture d') Amiel identique à (la peinture de) Marc excepté l'inversion.

En guise d'argument sinon d'illustration, lisons quand même un passage. Le paragraphe qui suit l'extrait rapporté ci-dessus commence ainsi:

En retour, il n'y a pas une de ses qualités [celles de Marc] qui ne me fasse reconnaître en moi un défaut contraire. Je n'ai ni but, ni constance, ni confiance, ni ordre, ni gaieté; j'ai la passion de l'inutile, de l'ajournement; je me blesse et me décourage de tout; je n'ai pas de mesure, pas de vocation déterminée, je suis changeant, irrésolu, craintif, paresseux, indolent; mon tempérament est mélancolique. J'ai gaspillé mon temps, mes forces, mes lectures, ne voulant rien, n'osant rien, n'espérant rien, et cherchant à oublier la vie, désirant être désiré et me refusant à toute poursuite personnelle.⁸

Aux *ni* succèdent les *pas* et les *rien*; puis tout un cortège de lexèmes à valeur négative. En réalité toutes les ressources de la négation sont exploitées. Des phrases du type de: «l'exemple de Monnier me fait par le contraire», «moi qui suis précisément l'exemple du contraire», «cela [audace, circonspection, adresse, force, finesse, souplesse, etc.] m'a manqué», sont légion. L'opposition paraît encore plus criante quand portrait et autoportrait s'entrelacent: «Cette activité productive [celle de Monnier] fait honte à mon incurable stérilité; il achève tout, et je ne commence jamais. Je prépare indéfiniment, il conclut sans délai. Je rôde sans terme, il avance continuellement. Il utilise tout et je n'utilise rien. Il est toujours à l'heure et moi toujours en retard.»⁹

Identification

Amiel s'identifie à Autrui. On a souvent insisté sur cette opération psychologique par laquelle un sujet se constitue. Freud et la psychanalyse ont montré que l'identification pouvait être de différents types: primaire, secondaire, centripète, centrifuge, projective, etc. Mais sans aller trop loin, sans vouloir à tout prix désigner d'un terme emprunté à la batterie conceptuelle psychanalyti-

que le phénomène que nous décrivons, il est relativement facile de noter que, dans le cas qui nous occupe, l'identification à Autrui produit la *constitution du sujet par destitution*. Elle n'ouvre pas l'accès à une différenciation véritable: non pas parce que l'identité du sujet s'établit négativement — c'est la règle — mais parce qu'elle ne reçoit aucune caractéristique propre en contrepartie; la personnalité s'effondre au moment de prendre forme. Poulet, un des rares critiques d'Amiel, ne dit pas autre chose: «L'acte de conscience n'a nullement, chez Amiel, pour objet initial sa personne propre. Il embrasse au contraire l'universalité des êtres. Il est le mouvement de l'esprit par lequel le moi se détourne de lui-même pour s'identifier avec tout ce qui est. Oubliant délibérément sa qualité particulière de sujet de ce qu'il pense, Amiel se consacre à tous les objets extérieurs auxquels il pense, et se considère de ce fait comme un être essentiellement objectif.»¹⁰ A quoi je crois nécessaire d'ajouter que les «objets extérieurs», les vis-à-vis sont *désobjectivés*, sont l'objet d'une néantisation active, comme dirait Sartre, au moment de l'identification; cette privation ayant lieu de différentes façons, dont certaines ont été vues: négation pure et simple, neutralisation, saisie annulante, décompte appauvrissant, etc.

Amiel s'identifie à Marc, disions-nous, plus précisément à l'*absence* de Marc: il se considère comme son opposé, comme son contraire. Ici l'identification non seulement rend étranger à soi, prive de soi, en un mot aliène, comme chaque fois qu'est à l'œuvre ce processus, mais de surcroît n'apporte pas au sujet l'être qui lui manque — but de l'opération pourtant. Le diariste ressemble à son ami, son double vide; ou plutôt ne diffère de lui que d'une négation et, ce faisant, ne ressemble à *rien*. Il se défait en cours d'élaboration. Comme si s'identifier à l'absence de toute chose était la solution qu'il *choisissait* pour sauver, arracher une parcelle d'identité:

tu découvres en toi une lacune, une faiblesse, une impuissance à réparer [...]. Auprès de chaque être, de chaque activité, de chaque talent, tu devines à leur image, mais tu n'en es qu'une image imparfaite. Les autres sont ce que tu pourrais devenir, sont des exemplaires de toi-même, mais ton exemplaire est chaque fois inférieur à chacun d'eux [...]. Ton individualité est de n'avoir pas d'activité spéciale [...].¹¹

Dans une lettre adressée à Marc il dit de même: «Je ne discerne plus du tout mon *individualité*, sauf dans ce qui lui manque.»¹²

Il n'y a pas d'Autre dans le *Journal intime*. Aucune valeur plus grande, «transcendante», tierce à partager avec Autrui, et avec laquelle se mesurer ou par rapport à laquelle s'évaluer. C'est pourquoi la prise de conscience de soi se cantonne dans le face à face, s'épuise dans la relation duelle: la comparaison, l'opposition à Autrui.

Qu'il diffère de Marc, Amiel le sait bien et ne cesse de le répéter sur tous les tons. Cette différence se réduit en fait à une seule antithèse: puissance et virilité chez le cadet, impuissance et stérilité chez l'aîné, c'est-à-dire activité vs passivité. Qu'il lui ressemble en revanche, que cette différence n'est encore qu'une ressemblance n'apparaît clairement qu'aux yeux de tiers plus avisés: «Il [Blanvalet] me rapproche de Monnier qui, avec la plume comme moi avec la pensée, se multiplie et se dissémine aussi dans trop d'essais et de directions.»¹³ Seulement l'un sait tirer parti de son «talent multiforme», qui est un défaut du siècle («Notre siècle souffre d'une de ses tendances et de ses ambitions les plus marquées [celles de Lamartine], du désir de l'universalité, chacun voulant s'occuper de tout, s'essayer en tout, se mesurer avec tout»¹⁴), alors que l'autre le gaspille. Deux Protées, mais deux Protées différents. Aux «il peut faire tout ce qu'il veut», «il peut tout ce qu'il veut», «il réussit tout ce qu'il essaie», «tout est mis à profit» dont se sert Amiel pour définir son ami, il ne peut opposer que cette phrase pour lui: «Quand on n'est plus rien on est tout.»¹⁵ Pas de commune mesure entre ces deux tous! L'un est le produit d'une conquête, d'une appropriation, d'une possession par la plume — sur ce point également le diariste ne varie pas: devenir soi c'est écrire, c'est «découper son champ» dans l'ensemble du dire; l'autre est l'envers — ni cause ni conséquence — d'un défaut d'être qui surgit dans la relation à Autrui, qui naît d'une *identification négative*¹⁶.

Tu te parais toujours pauvre comme Job, car tu ne vois jamais que ce qui te manque, et tu ne sais plus ce que tu as. Toujours te plaçant sur le terrain d'autrui, tu es perpétuellement dans l'infériorité. Quand sauras-tu reconnaître tes limites, c'est-à-dire aussi bien ce que tu possèdes, que ce à quoi tu dois renoncer? [...] En restant Protée, tu perds ta substance, tu te volatilises, tu n'es rien, et tu gaspilles à ne rien être plus de forces qu'il n'en faudrait pour atteindre presque à la gloire. Comète errante, toutes les influences extérieures t'attirent, te repoussent, t'engourdissent, te précipitent. Tu ne t'appartiens

pas et chaque vocation humaine, chaque talent puissant te font prendre une autre forme et concevoir ta nature d'une autre manière. *Soigne ton individualité fugitive et évanouissante; car elle tend à t'échapper, et tu n'es rien sans elle.*¹⁷

Presque chaque mot mériterait d'être souligné dans ces considérations d'une lucidité très affûtée, amorcées elles aussi par un portrait de Marc.

De son extrême labilité, de l'absence de toute caractéristique propre qu'il décèle en lui, de sa capacité infinie de métamorphose qui font de lui une girouette offerte à tous les vents, Amiel saura néanmoins tirer profit. Il y parvient non en satisfaisant au conseil qu'il se donne en sacrifiant au sens commun («*Soigne ton individualité...*»), mais en aggravant chez lui la propension qu'il condamne; celle-ci prendra une nouvelle dimension. Il fuit son *manque d'être* si souvent constaté, et dont il s'afflige sans cesse parce qu'il est la raison de sa *difficulté à être*; et va vouloir incarner l'*être du manque*. De son défaut de déterminations il déduit sa détermination; d'un défaut fait une qualité, de son aridité le secret de son être.

«Reconnaissez-moi comme le Manque», voilà en termes clairs la manière dont il formule sa revendication d'être — lui toujours secrètement, car le manque a ses exigences ou ses pudeurs: et la demande doit également faillir. «Certes, je ne suis rien, dit encore la prosopopée, mais c'est moins ma faute qu'un trait de nature, et d'ailleurs cette carence originaire est un immense avantage — *mon* avantage.» Amiel essaie de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Mais il y a beaucoup d'orgueil dans cette humilité et — nous l'avons déjà signalé — la volonté très tôt apparue, contemporaine de l'écriture du jour et sans doute liée à elle, de déposer toute responsabilité. N'être rien, s'accepter comme Manque, se tenir au plus près de Lui, s'en prévaloir, faire alors le mort ou l'enfant, c'est ne pas choisir et s'enrichir de toutes les *virtualités* que le choix excluerait. Amiel préfère s'abstenir que de se priver d'une partie du possible, il aime mieux l'impossible que toutes les promesses de gloire qui impliqueraient qu'il cultivât son jardin. Il y a du désir de toute-puissance dans cette obstination à ne rien sacrifier.

Nous distinguons deux temps non chronologiques dans la pensée d'Amiel: 1) elle fait le vide et se vide en creusant tous les objets qu'elle se donne; 2) elle s'accapare ce Vide plus empirique

qu'ontologique ou métaphysique (il est obtenu par la suppression de toutes choses), en fait son bien, c'est-à-dire un objet de possession comme une valeur. D'une négativité naît finalement une positivité, un début seulement de positivité puisqu'il n'y a jamais arrêt du premier temps de la pensée.

Ce fonctionnement à deux temps de la pensée amiélienne, cette oscillation entre manque négatif (manque de ...) et manque positif (Manque) est à l'œuvre dans la relation qu'Amiel entretient avec Marc; elle en porte les traces.

Quelle forme cela prend-il?

Moraliste, poète, critique

«L'impossible seul me séduit, l'impossible relativement à moi»¹⁸, dit le rédacteur du *Journal intime*. Sur quoi il faut se demander: mais comment conçoit-il cet impossible relativement à lui quand il songe à Marc et qu'il en parle — c'est-à-dire relativement aussi à Autrui puisque son Moi ne se soutient que dans une relation spéculaire? Il répond: «Je ne voudrais être que ce que je ne puis être: jeune et poète»¹⁹, c'est-à-dire Monnier — il vient de quitter celui-ci en partance pour l'Allemagne. A nouveau il veut être l'impossible, l'autre qu'il n'est pas: un poète. Ressembler et se conformer à Autrui, satisfaire son désir. A nouveau la poésie, dont il a appris à Naples les rudiments de la langue à son jeune ami, révélatrice d'une crise d'identité, fait son malheur. Pas reconnu naguère par Monnier comme guide moral, comme le porte-parole d'une loi qui, les soumettant tous deux, les eût liés l'un à l'autre sans les confondre — mais comme poète; se sachant aujourd'hui encore plus qu'hier non-poète et déplorant, comme il se doit, la perte d'un possible, qui est-il?

«En fait de littérature, je suis critique ou je ne suis rien, si ce n'est pas déjà presque la même chose.»²⁰ Du moraliste au poète, puis du poète au critique, l'être se retire de plus en plus, la déperdition va en s'intensifiant. Alors que le premier cite la parole de l'Autre, le second essaie de tenir une parole personnelle qui réponde encore à l'exigence morale que lui a enseignée sa devancière; quant au troisième, il répète la parole des autres: il écrit sous dictée. La parole critique est une parole sans tenue: elle se couvre des haillons arrachés à d'autres paroles. Amiel regrette d'en être arrivé là, d'être devenu le sujet d'une parole déficiente — un critique. «La psychologie a dévoré la morale»²¹, se plaint-il.

Mais il n'éprouvera pas toujours le même regret.

Un rêve, un cauchemar

Le 10 mars 1858, Marc adresse à Amiel une pièce de vers dont celui-ci est à la fois le destinataire et le «héros». Geste amical désintéressé? Peut-être pas tout à fait. En effet, à la même époque l'Institut genevois organise un concours littéraire; Amiel, en tant que membre de l'Académie, siègera bien entendu au banc du jury. Marc désire participer à ce concours et consulte son ami sur ses chances de succès. Alors de là à penser que la pièce de vers a pour but de solliciter les faveurs du juré... D'autant plus que celui-ci avait pris les devants: «Quant à la sympathique impartialité des juges, vous pouvez en être certain.»²²

Mais peu importe! Ce qui compte davantage, c'est l'accueil qu'Amiel réserve à la pièce: «Hélas! faire de votre pauvre ami, faible, nécessiteux, craintif, un Poète, un initiateur, un inventeur, c'est le voir à travers votre nature et non tel qu'il est. Il est très peu de chose, surtout maintenant.»²³ Bien sûr, Marc a dit à son aîné ce qu'il croyait que celui-ci voulait entendre: il a retourné à son adresse les qualités qu'Amiel admire en lui, les éloges qu'il aime à lui faire. Le diariste n'envie-t-il pas le talent poétique, la facilité, l'élasticité, la force, la finesse, etc. de son cadet? Pourtant le compliment ne prend pas. Non pas tant, je crois, par fausse pudeur ou souci d'exactitude — le destinataire de l'hommage sait que ce n'est pas son portrait qu'a peint l'expéditeur mais son autoportrait — mais parce qu'il attend plus, qu'il veut maintenant autre chose. Il veut qu'on le reconnaisse comme celui qui n'a pas d'identité, comme le *Virtuel*; bref, que la vérité de son être soit enfin reçue et lui soit renvoyée. Il veut qu'on l'apprécie pour ce qu'il est et non pour ce qu'il n'est pas, même si c'est chez lui «presque déjà la même chose»; qu'on ne s'autorise pas de son absence de qualités pour lui en prêter de toutes sortes; qu'on ne nie pas la négation de son être. Il exige qu'on identifie sa place dans le concert des places, et qu'on admette qu'il l'*inoccupe*. Toutes choses que le petit compliment en vers précisément conteste. C'est pourquoi il équivaut à une nouvelle réponse de reconnaissance manquée et qu'il est retourné. Mais celui qui remplace la Loi par le Manque ou qui se fait une loi du Manque, ne s'expose-t-il pas inéluctablement à l'échec, cette forme du manque, comme il s'expose à toutes ses autres formes?

Il y a une autre explication possible aux réticences d'Amiel, à son refus d'accepter l'hommage ainsi que l'a libellé son ami. Notre Protée dénie à l'autre le droit de le transformer à sa ressem-

blance, de crainte de se perdre tout à fait; il veut garder l'initiative de ses métamorphoses et réclame ce pouvoir comme un privilège. Pour celui qui n'est rien et qui ne souhaite se limiter en rien, il n'est supportable de se sentir dans la peau d'un autre que s'il sait qu'il peut encore en changer, défaire la métamorphose actuelle et habiter d'autres corps. Or Marc, en le peignant à son image, non seulement le confisque mais surtout le fige: l'aspect qu'il donne de lui est immuable. Il redresse son protéisme, sa fierté au-delà de sa souffrance, et le lèse, provoquant chez son interlocuteur une montée d'angoisse. J'en veux pour preuve la journée lamentable que passe le diariste après avoir rêvé à sa «capture complète, au moyen de l'embrassade zofingienne et du tutoiement»²⁴ — et c'est Marc, bien entendu, qui resserre les liens.

Un jour, le 6 avril 1856, Amiel fait un autre rêve, à haute voix celui-là, qu'il communique au cerbère du cauchemar précédent. Cette fois-ci on n'assigne pas au captif une place qu'il n'a pas choisie (contrairement à la pièce de vers), mais c'est lui qui demande qu'on se mette à la sienne — ou à peu près.

Une idée: il me revint un mot d'une de vos lettres précédentes: «que j'aimerais être vous», puisque nous ne pouvons changer, je vous ferai une proposition. Calculez-moi un plan de campagne complet, dans l'hypothèse drolatique que vous êtes moi, j'aurais ainsi la sensation étrange et curieuse du *Doppelgänger*, si mon *moi* immobile voyait tout ce que son sosie fait à l'égal somnambulique. Le triomphe serait de me piquer d'honneur par l'émulation; mais pour cela, il faut la plus grande vraisemblance et continuité de la fiction. C'est une tâche pour un poète, et peut-être trop difficile, même pour lui. Essayez toujours, dans une heure de veine divinatoire, car à force d'étudier l'*homme*, je ne discerne plus du tout mon *individualité*, sauf dans ce qui lui manque, et je ne puis pas vous aider. *Rentrer dans ma peau* m'étonnera et me fera peut-être du plaisir. Si je pouvais m'intéresser à moi-même et me prendre au sérieux, cela me changerait et me renouvellerait. J'aurais de la peine à me reconnaître. Tant mieux. Aussi bien cette existence fantasmatique est en partie usée, ce qui diminue les regrets. Je pourrais presque à volonté effacer en moi les limites qui séparent la raison de ce qu'on appelle la folie; mais cela serait mauvais, et il vaut mieux rester dans la convention ordinaire et s'ancrer tout bonnement dans la réalité. Je le puis aussi, et cela est plus sage, qu'en dites-vous?²⁵

Eh bien! à ma connaissance, Marc n'en a rien dit; ou il n'est rien resté, toujours à ma connaissance, de ces propos. On ignore s'il a

joué le jeu. Dommage! car nous eussions bien aimé savoir comment il s'en fût tiré et par quel coup l'instigateur de la partie eût répondu.

Hors le cas somme toute singulier (dont nous avons présenté un exemple plus haut) où c'est Marc qui tire les ficelles, et où Amiel intervient à contretemps pour rétablir une vérité, *sa* vérité, le diariste a en général des réactions plus ordinaires au contact de son ami, ou au rappel à peine différé de ce contact dans son journal. Tantôt il retrouve goût à la vie et foi en son travail, invité qu'il est à l'imiter, à suivre son exemple: «Le voisinage de Monnier m'a inoculé de la santé et de l'entrain à vivre: son habileté est salutairement contagieuse.»²⁶ Tantôt les immenses mérites du Napolitain lui font prendre invariablement conscience, par contraste, de sa médiocrité, de la nullité de son être; alors il s'abandonne à cette dépression qui ne le quitte pas: «Partout deuil, désenchantement, avanies, piqûres envenimées ou blessures profondes, isolement, défiance, regrets, craintes, remords, toute la horde lugubre des rêves splénétiques. Et par contraste, une lettre de Monnier pleine d'entrain, de vie, de jeunesse. Oh! que je me parais vieux et usé et que la désespérance rend la vie difficile.»²⁷ On passe rapidement, presque sans transition d'une réaction à l'autre. Elles coexistent plus qu'elles ne se succèdent. Entre se reprendre en mains ou se laisser aller à son penchant; entre résister ou se rendre, lutter ou capituler, combattre ses défauts ou s'en faire une raison, investir modérément peu de chose ou désinvestir complètement toutes choses²⁸; entre l'être et le manque, Amiel hésite toujours — hésitation qui équivaut à choisir à son corps défendant la seconde tendance.

Ce n'est qu'au contact direct d'Autrui qu'il fait une force de sa faiblesse: *forçant* Autrui, quand bien même l'injonction est *faible*, à l'accepter tel qu'il est.

Voix de la conscience

Marc Monnier donne des conseils à Amiel, que celui-ci les sollicite ou non, et parfois même le gronde. Ces conseils concernent soit le mariage: le fils pousse le père à prendre femme, à contracter un engagement; soit l'écriture. Les «épousez» alternent avec les «faites votre volume», comme dans le *Journal intime*. Les conseils que Marc donne à Amiel sont exactement ceux que le philosophe genevois prodigue à lui-même, le plus souvent d'ailleurs à la deuxième personne. Ce dernier subtilise donc la voix de l'autre,

qu'il étouffe en la faisant sienne: il la compte au nombre de ses instances. C'est une voix qui appartient au chœur du texte, *intérieure* à lui, et *intériorisée* par celui qui rédige son «livre de conscience». Il serait cependant incongru de l'appeler voix de l'Autre, car elle n'est pas suffisamment contraignante, ne parle sans doute pas assez haut pour mériter telle appellation; c'est en effet une conscience trop molle.

Laissons le chapitre «mariage et incitation au mariage»: Amiel hésitera jusqu'au bout, se décidera parfois (même une fois fermement) pour se rétracter aussitôt — c'est chose bien connue. L'incitation à écrire (c'est aussi une auto-incitation) adressée à un écrivain d'un journal intime qui comptera finalement 17 000 pages, me paraît plus intéressante. L'injonction se subdivise en plusieurs sous-chapitres. Nous en retiendrons quatre: «injonction proprement dite», «corrections de textes», «aide à la publication», et enfin «public». Nous examinerons les deux derniers simultanément et le premier latéralement. Ne reste donc plus que deux points.

Le Grand Juge

Du 9 décembre 1853 au 25 avril 1854 a lieu entre les deux «frères ennemis» un débat dont la politesse cache mal de l'acharnement et de la cruauté. Amiel qui est en train de faire paraître *Grains de Mil* réclame indirectement («Je vois bien que vous voulez faire un article sur votre serviteur. Il en sera flatté») mais avec insistance («et vous a assez souvent défendu ici, pour pouvoir accepter de vous ce service là-bas»²⁹) un article à son ami. Il le met cependant en garde:

*Que votre bienveillance ardente
Qui lui balance l'encensoir
Ne fournisse pas, imprudente,
Aux détracteurs un assommoir.*³⁰

Marc s'exécute et propose une critique à l'*Athenaeum*. Les appréhensions du maître, si agaçantes soient-elles, ne devaient pas être dénuées de tout fondement. En effet, quelle n'est pas sa surprise et son immense déception à la lecture de l'article de son ancien élève! Après les remerciements d'usage, il enchaîne:

Je l'ai [...] lu deux fois, une fois pour l'approbation, l'autre pour le blâme, pour rafraîchir vos caresses et raviver vos taloches, car le tout m'en plaît. Les taloches sont méritées et pas du tout trop sévères, comme il m'avait paru au premier flair, et

vous indiquez le remède du mal, soit 20 000 vers à faire, comme pensum et gymnastique. Le vrai remède au fond, dans votre pensée, est de jeter la guitare et de chercher un passe-temps moins aimable et un instrument plus robuste et l'âge de pincer la corde dithyrambique serait passé pour moi. Il est possible et même probable que je suivrai le conseil, de bonne grâce, car s'il m'est pénible de faire de mauvais vers, il m'est aisé de n'en point faire du tout.³¹

Les taloches ont dû être quand même douloureuses pour qu'il se résolve, juste après l'avoir dépendue à l'instigation de ses amis, et de Marc en particulier, à raccrocher sa guitare. Il faut dire que, si nous l'entendons bien, c'est sa qualité, son identité même de poète que Marc lui conteste, qu'il refuse désormais de lui reconnaître. Si le disciple lui retire maintenant la seule propriété qu'il lui avait laissée, qu'il lui avait même attribuée de force ou à son corps défendant tout au moins, que restera-t-il au maître? La poésie et son ami poète lui jouent un nouveau mauvais tour.

Mais qu'en pense Monnier lui-même? Se rend-il compte des coups qu'il porte?

Je ne vous conseille en aucune façon de quitter la poésie dans mon article — Dieu m'en garde! — puisque je trouve que vous n'en avez pas fait assez [...] il y a dans vos vers une inexpérience de toutes petites ficelles incroyable, à côté de beautés du premier ordre, et d'*habiletés* de la première force.³²

Et le garnement «prenant au sérieux son rôle prématuré de Grand Juge»³³, après avoir infligé cette leçon à son «cher maître», de redresser ses vers! Il renverse l'ordre qui s'est établi entre eux à Naples et destitue l'homme qui l'a initié à la langue littéraire.

Si vous croyez qu'Amiel a vidé ses dernières cartouches, vous vous trompez. Il est bien obligé de riposter et s'y prend, à mon avis, d'une manière... *magistrale* — ironiquement. Le fait est suffisamment rare pour être noté.

Vos ratures à une de mes pièces m'ont fait le plus vif plaisir et je vous en donnerai deux preuves; la strophe refaite et un exemplaire de mon volume que vous saccagerez à votre retour, pour mon instruction et votre revanche, à coups de crayon obliques ou en croix, comme il vous plaira, à vos moments perdus. Après cela, vous ne m'appellerez plus *votre maître*, et je n'en serai que plus votre ami.

Suit la strophe corrigée à l'imitation de Marc, de façon à lui montrer qu'il peut en faire autant, de façon aussi à reprendre la place

que l'autre a usurpée et à occuper ainsi toutes les places, celle du maître comme celle de l'écolier docile. Puis il poursuit :

ainsi refaite, a-t-elle votre approbation et quelcune de ces variantes obtiendra-t-elle votre agrément, ô mon loyal critique? vous en faut-il d'autres? qu'à cela ne tienne, car je désire l'*exequatur* et m'accuse de la correction, en écolier docile, et que vous avez laissé sur les bancs jusqu'à 30 ans, quand même à 28 j'étais professeur et en fauteuil; mais je me sens comme Alf. de Vigny, *un étudiant perpétuel*.³⁴

L'heure est venue de décliner ses titres.

Ce dernier volte-face met un terme à la querelle. Amiel a eu recours pour retourner la situation à des arguments qu'il a depuis longtemps délaissés. Dernier après-coup? Se sentant plus menacé qu'à l'accoutumée, il n'a pas lésiné sur les moyens et a fait flèche de tout bois. Dans d'autres circonstances, victime ou coupable, il rétablit lui-même le Grand Juge sur son trône. Il lui envoie des poèmes pour se faire corriger et lui demande de choisir parmi plusieurs variantes.

L'ironie a vécu. Le combat s'interrompt faute de combattants. On quitte le champ de Mars. Chacun reprend ses positions. Le temps des rébellions est mort.

Trompe et turlututu

La dernière passe d'armes remonte à moins de deux ans quand s'engage entre nos deux «héros» une passionnante discussion. Il est juste de dire que c'est Marc qui en a l'initiative et que c'est lui qui prononce les répliques importantes. Mais comme l'entretien se prolonge en solitaire dans le *Journal intime*, la voix de l'interlocuteur, aussi fidèle soit sa retranscription, et elle l'est quant au sens mais pas quant à la forme, la voix de l'interlocuteur n'est plus que l'écho de celle du rédacteur. Pour ce dernier cet entretien, quand bien même il ne changera rien et qu'il le confortera plutôt dans son opinion, non faute de l'avoir ébranlée mais faute de réussir à en changer, est riche d'enseignements. Il concerne le Public et le rapport qu'il faut entretenir avec lui. Force est d'avouer que sur cette question Marc est un connaisseur, voire un spécialiste; et que son discours théorique est à la hauteur de ses prétentions pratiques: il parle d'or. A Amiel qui lui a écrit: «Penser est un plaisir pour moi, écrire est un effort»³⁵ et: «Je ne comprends que ce que j'aime; et le public n'est pas pour moi un être,

c'est une chose indifférente, un monde plutôt ennemi, et non une *foule aimée*»³⁶, Monnier rétorque:

Vous me dites: Penser est un plaisir, écrire est un effort.

[...] Voyons! la main sur la conscience, est-ce que les lettres que vous m'écrivez vous coûtent beaucoup de peine? Je n'en crois rien.

[...] écrivez au public comme à moi.

A quoi vous me répondez que point n'aimez le public. Mon Dieu pourquoi? Qui vous dit d'abord qu'il soit une chose, et non un être?

C'est parfaitement un être, une âme collective, dit un poète, qui collabore à toutes nos œuvres, aux vôtres aussi, malgré vous, et non seulement à vos œuvres, mais à la première de toutes celles (ô anthropologue) qu'il vous soit donné et ordonné de concevoir, de composer, de développer et d'achever en Dieu, à vous-même. Le public c'est l'autre, sans lequel vous ne pourriez pas même penser, car la pensée est le résultat de notre activité intérieure combiné avec cette âme extérieure qu'est le public, en partie du moins et quelle partie! Le public c'est vous, mon ami, pour ces grands hommes que vous me nommez: Ingres, Raphaël, Beethoven, etc. Et pour vous, le public, ce sont vos amis d'abord, qui sont nombreux, et mille et mille inconnus qui sont vos amis aussi, peut-être? Vous dites que non, de quel droit? Vous croyez la foule hostile, qui vous l'a dit? Il n'y a que l'orateur et l'historien qui sentent ce qu'est la foule; le poète, jamais. Pour quelque cri que des jaloux ou des idiots jettent autour de vous, n'allez-vous pas croire que le public vous a pris en haine?

[...] Savez-vous ce que je vous conseillerais alors? Ecrivez-moi par lettres, rien que pour moi, un volume sur quelque chose. Je vous l'apporterai imprimé, quand nous nous reverrons, sans y avoir changé un iota.³⁷

Il faut «écrire au public comme à un ami et dans le style épistolaire»³⁸; «je suis très fort d'avis que vous écriviez à Paris et que votre réputation revienne»³⁹; «le public est une femme» qui veut être séduite, qui «aime l'homme et ne demande que des preuves de virilité»⁴⁰; il faut «tâter le pouls du public, comme vous tâtez le mien»⁴¹, voilà les bons conseils. Mon plaisir comme celui de l'autre sont garantis, la progéniture (volume, réputation) aussi. Une bonne façon d'en finir avec une stérilité endémique et de retrouver goût à la vie. Amiel convient de tout, et deux fois: une fois dans la correspondance, une autre dans son journal. Et pourtant, on s'en doute, il n'en fera rien. Pourquoi?

D'abord, bien sûr, parce qu'il se trompe sur ce qu'est le Public pour un écrivain, le poète qu'il veut être (ou que Marc prétend qu'il est). Faute de philosophe. Ensuite parce qu'il ne réussit pas, malgré qu'il en ait, à revenir d'une erreur trop profondément ancrée. Fatalité, faute de son être.

Reprenons dans l'ordre:

1. Il suppose à tort que le public littéraire se confond avec la foule qu'il côtoie tous les jours dans le Monde, et qui le blesse. Que le contact que l'on a avec l'un est aussi direct et immédiat que celui que l'on a malheureusement avec l'autre. Qu'il se leurre, Marc le lui montre et l'élève comprend; mais compréhension n'est pas toujours raison. «Le vrai public n'est pas celui qui nous touche. Celui-là tend perpétuellement à me dégoûter de l'autre, et à me le masquer en l'en faisant pour moi le représentant.»⁴² Autrement dit, l'absent «neutre», «amical», «impartial», «à séduire», le Public, se laisse représenter par un présent négatif qui l'abîme, la foule. Ou encore, ne pouvant entrer en communication ou — c'est ici la même chose — en communion avec la foule «étrangère et hostile» de ses semblables, Amiel se fait une idée erronée du Public. A l'image de la masse anonyme et amorphe qui l'entoure, il le considère comme une *chose* et non comme un *être* avec une âme. C'est bien sûr l'impuissance à affronter le présent qui transforme déjà l'environnement du diariste en univers inamical: «mes ennemis sont en moi», comme il ne manque pas de le dire; de même que l'idée de complot est en Rousseau, comme ce dernier ne manque pas de le taire.

Amiel se fait une seconde idée du Public et de ses représentants pour pallier la première si décourageante. Nous y viendrons tout à l'heure, car c'est elle qui est à l'origine de l'écriture du *Journal intime*. Mais auparavant demandons-nous encore pourquoi le diariste est incapable d'appliquer une leçon qu'il est cependant en mesure d'entendre et de répéter.

2. Non seulement Amiel n'a nul amour pour le public-objet; non seulement il ne veut ni avoir besoin de lui, ni rien lui demander, ni dépendre de ses suffrages; non seulement il ne peut souffrir d'être mal jugé, d'être refusé, de perdre sa peine; non seulement il ne se sent pas désiré, sollicité, bien accueilli par l'opinion; non seulement il n'a pas foi en elle; mais surtout il ne veut ni reconnaître ni légitimer aucun Autre. Pas même, ou surtout pas, cette conscience molle de l'Autre qu'est l'Opinion: «Tu [il s'adresse à lui à la deuxième personne] ne peux prendre au sérieux les opinions ni l'opinion.»⁴³ Et il insiste encore:

Ne voulant pas reconnaître ni légitimer ce qui m'offensait [...] je n'ai pas voulu compter avec ce que je n'acceptais pas, et [...] je n'acceptais aucun fait qui me paraissait sans droit: or le monde est peuplé de réalités arbitraires.⁴⁴

Je ne suis pas seul au monde, voilà le drame. L'Autre, par nature mon opposé, ce qui suffit à le rendre inadmissible et intraitable, est toujours là, arbitraire, contingent, sans droit. Amiel n'en veut pas, il ne peut admettre son intolérable pression. «J'ai honte, dit-il, de donner puissance à autrui sur moi.»⁴⁵ Il ne reconnaît à personne le droit de le tancer, il exige d'être l'Autre, son Autre à lui tout seul — telle est la fonction du *tu* dans le *Journal intime*. Et d'ailleurs s'il lui reste encore une singularité quand toutes se sont retirées, n'est-ce pas précisément celle de l'Autre? N'affirme-t-il pas, en toute simplicité: «Je suis définisseur et législateur»?⁴⁶ Une bonne manière à nouveau d'occuper toutes les places et par conséquent aucune.

De plus, que l'Autre soit jugé recevable ou non par un individu, et reçu, ne relève pas de la liberté, n'est pas du ressort de cet individu: cela vient de beaucoup plus loin. Amiel appelle *cela* un instinct ou, mieux, à deux reprises dans la correspondance avec Marc, une *gêne*. Si l'on entend ce mot dans son sens fort, étymologique, la gêne est une contrainte encore plus forte que celle que fait peser l'Autre. *Gêne* vient de l'ancien français *gehine* qui signifie «torture» et également «confession», «aveu sous la contrainte». On comprend que sujet d'un tel tourment on puisse accoucher de 17 000 pages de confidences dans la douleur.

Quoi qu'il en soit, force est d'avouer que nombre de malheurs du diariste semblent découler de l'inexistence — soit existence honnie soit tentation de prendre sa place — de l'Autre. La répulsion qu'il éprouve à légitimer l'*offensant* ou l'*inacceptable* va de pair avec «[sa] peur de reconnaître [sa] *pauvreté* et [son] *infériorité*»⁴⁷, comme aime à s'exprimer Amiel; c'est-à-dire avec l'angoisse de castration, comme on préfère trompéter aujourd'hui. Et c'est cette peur ou ce refus d'affronter qui se transforme chez lui en fuite, qui est cause de toutes les mutilations.

J'ai reculé de plus en plus devant la vie, pour être libre, et naturellement c'est le contraire qui est arrivé. J'ai renoncé à vaincre pour n'être pas vaincu, à demander pour n'être pas refusé, à me limiter pour rester disponible: et cela n'a fait qu'accroître ma faiblesse et ma dépendance. J'ai été déçu, froissé et blessé dans mes espérances de toute sorte [...].⁴⁸

Pour s'être voulu libre absolument, sans limites, et pour avoir dans ce but rayé l'Autre de la carte, de crainte qu'il ne le contraigne, qu'il ne sache lui résister, et accroissant d'autant sa résistance qu'il se sent plus influençable, plus réceptif; ou bien pour l'avoir réduit à n'être qu'Autrui, une chose sans âme, anonyme, vide d'intentionnalité, sans intériorité, et sans parole véritable: ne s'exprimant que par stéréotypes, un être complètement prévisible; Amiel perd toute singularité, qu'il s'en réjouisse parfois, s'en plaigne souvent: il s'altère, il s'aliène, devient autre, ne s'appartient plus, s'impersonnalise; il ne parvient plus à garder ses distances, à s'opposer à Autrui, à échapper à sa capture et à sa captation: et s'identifie aux autres pour ne pas sombrer tout à fait, absorbe leurs pensées, traîne finalement un cortège de doubles à ses trousses. Sacrée revanche de l'Autre!

Telle une éponge le *Journal intime* — que son rédacteur intériorise, assimile — contient toutes les idées entendues, reçues ici ou là, professées par Autrui; ce sont elles qui se déversent dans ces pages. Aussi n'est-ce, peut-être, que l'idéologie du temps qui s'inscrit au jour le jour dans ce recueil aux dimensions encyclopédiques. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que celui qui ne peut prendre au sérieux ni souffrir l'Opinion devient son sujet, «[se] trouve semblable à tout le monde»⁴⁹. Rentrant dans la foule qui est, je le rappelle, femme à séduire, femme à qui témoigner force et virilité, il se sent alors *devenir femme* (Amiel insiste beaucoup sur ce point), et perd avec cette première marque de distinction toutes les autres. Il devient égal à zéro et s'enorgueillit parfois, quand il ne s'en plaint pas, d'avoir fait de cette formule ($0 = \infty$) la formule de son être⁵⁰.

Un monde d'où l'Autre est rejeté est donc un monde bien vague et qui donne le vague à l'âme. Son retrait signifie la fin du désir, son sacrifice sur l'autel de la connaissance — dont l'*abstinence* amiélienne est, hors même toutes déclarations, la plus parfaite figure.

Mais Amiel n'a pas toujours une aussi piètre opinion de l'Autre à qui s'adresse le poète, du Public via ses représentants. Ceux-ci ne sont pas toujours ces personnages sarcastiques, sots et frivoles qui blessent le poète, et qui ont noms: «les cinq ou six crétiens de Genève qui baveront dans la librairie de M. Joël Cherbuliez»⁵¹ et, plus généralement et pas seulement par synecdoque, Genève⁵², la ville exécrée dont il est devenu déjà de son vivant une éminente figure — comme il se doit, comme il le sait, et pour son

malheur... Le Public ce sont aussi les enfants, les amis et Dieu avec lesquels Amiel se sent lui-même. Auxquels il ajoute aussi les femmes, la famille et le confident des confidents, son journal. Bref, ce sont aussi les proches et les tout proches, d'autant plus que le Dieu amiélien est un Dieu intérieur, c'est l'«oracle du dedans», le «ressort intérieur».

On ne s'adresse pas de la même façon à ce Public-ci qu'à ce Public-là. «Pour plaire [au public nombreux, lointain, étranger, hostile] il faut un peu le violenter, et pour s'en faire écouter il faut faire un peu de tapage.»⁵³ Pour charmer le public choisi, familier, intime, bienveillant, la douceur suffit, et pour s'en faire entendre il suffit de murmurer, de lui susurrer dans l'oreille. Pour l'un il faut emboucher la *trompe* et pour l'autre le *turlututu*⁵⁴. Bien sûr on ne souffle pas impunément dans tel ou tel instrument. Suivant le choix, ce sont la gloire, la renommée, la célébrité qui s'en vont. Mais celui qui se satisfait d'un prestige d'estime, qui pense que «le succès c'est l'*approbation* d'une dizaine de personnes», pense aussi que cette perte en évitera une autre, plus grave encore parce qu'infligée par Autrui — la *désapprobation*. Or mieux vaut pour le diariste restreindre ses ambitions que de se laisser ainsi entamer.

Marc présente aux yeux d'Amiel l'intérêt d'appartenir aux deux Publics. C'est bien sûr un ami et même l'Ami parmi les amis — le diariste le fait toujours ressortir du lot — donc celui à qui il s'adresse; mais c'est aussi le poète qui écrit à Paris, qui place des articles dans d'innombrables revues, se fait connaître partout avec sa plume; mais c'est surtout celui qui a «le sens et la pratique du public»: le conseiller unimédia comme l'agent littéraire du Genevois quand besoin est, qui intercède pour lui à Paris, qui l'informe sur la nature et les goûts du Public. En un mot, c'est la *voix du public* d'Amiel: à travers elle parlent de concert les deux Publics enfin réunis, enfin réconciliés. Marc remplit donc auprès de lui une fonction de joint, de médiation, montrant que la distance d'un Public à l'autre, de l'hostile au docile, n'est peut-être pas si grande; qu'on peut passer d'un côté à l'autre et qu'il suffirait de peu à l'ancien maître pour franchir le pas. Ce discours-là, Amiel doit l'entendre avec plaisir. Car il n'est pas facile de renoncer à tout espoir de gloire. Le souci obsessionnel qu'il manifeste de son écoute, dérangeant et ennuyant Marc pour des vécilles, en témoigne.

Car qui imaginerait qu'il craignît, comme Rousseau, que sa singularité lui fût dérobée sur la route qui va de sa bouche à l'oreille de son semblable?

Divination et sympathie .

Près de huit cents pages et plus d'une année et demie séparent les deux phrases suivantes; j'ai en outre inversé leur ordre chronologique.

Il est assez agréable de deviner les autres, sans en être deviné, et de les apercevoir sous verre tandis qu'on est pour eux sous le carton.⁵⁵

j'aime mieux être deviné que d'être trop clair.⁵⁶

Ces phrases rappellent qu'Amiel possède selon lui, aux dires de Marc et de ses contemporains un don de *divination psychologique*. Monnier aussi, paraît-il. Mais comment s'en étonner? N'ont-ils pas tout en commun? Quand le travail d'identification entre deux êtres est très intense, comment savoir, même d'un point de vue tiers, qui appartient à quoi et quoi appartient à qui? La divination psychologique n'est-elle pas toujours réciproque? La première phrase prouve qu'Amiel l'a toujours supposé et regretté. Même si, dans la seconde, il s'en fait une raison à contrecœur car, même exercée par d'autres, la divination vaut toujours mieux que la clarté et l'impudique étalage de la science psychologique.

D'ailleurs le diariste pratique lui-même non sans réticence la divination (c'est une activité «assez agréable»), tout en préférant néanmoins garder ce don pour lui seul — seconde réticence — et sans essayer d'en tirer nul pouvoir. «Je ne cherche jamais cet avantage car je ne suis pas curieux et je n'aime pas exploiter le prochain.»⁵⁷ Rousseau n'aurait certainement pas eu autant de réserve s'il avait tenu entre ses mains l'anneau de Gygès. Ce n'est pas leur seule différence. Car l'art divinatoire, s'il rend les autres transparents, s'il permet de «les apercevoir sous verre», ne permet pas en revanche, paradoxalement, de «voir les hommes tels qu'ils sont» — comme le souhaitait le Rousseau des *Confessions* plus encore que celui des *Rêveries*; la transparence n'ouvre pas ici l'accès à l'évidence de l'être. «Voir les hommes *tels qu'ils sont*» est une phrase dépourvue de sens pour Amiel. Car l'identification, elle-même conséquence du manque d'être, aboutit à l'indistinction des hommes. Aussi la divination n'est pas non plus une vision: elle ne fouille pas, ne scrute pas, ne cherche pas à arracher un secret. Elle est bien plutôt le moyen, le pouvoir sans pouvoir de créer les conditions, elles-mêmes indispensables à son émergence, d'une expérience réussie d'Autrui. «Je ne veux être transparent que pour qui se donne à moi et croit en moi.»⁵⁸

Cette expérience réussie d'Autrui, Amiel l'appelle *sympathie*.

La divination est par conséquent le privilège, l'apanage des *êtres sympathiques*.

La sympathie est une manière de lire et une façon d'écrire bien plus encore qu'une relation vivante à Autrui. L'indirect — je ne dis pas le médiat ni le non-réciproque — la facilite. Elle n'est possible en général qu'avec d'autres êtres sympathiques, sauf quand elle se fait lecture (la raison en apparaîtra plus tard). C'est-à-dire avec la «dizaine de cœurs» qui forment le public bienveillant décrit plus haut. On doit la comprendre comme un mode d'être — la co-présence — et suivant notre perspective aussi comme un mode de reconnaissance. L'*être-avec*, l'*être-ensemble* n'exige pas des idées communes, ne repose pas sur une communauté d'opinions. Il met en communication des choses plus profondes d'une manière particulière. La «nature» de l'autre se reproduit en moi et la mienne en l'autre sans qu'il y ait pour autant dévoilement de ma «nature» en l'autre ni de la sienne en moi, sans que lui voit plus clair en moi ni moi en lui. Contrairement à la transparence rousseauiste, la sympathie ne divulgue pas le mystère du Moi ni n'entraîne son renforcement — le Moi tenant à cette singularité, son noyau, à cause du dévoilement qui l'efface; mais la sympathie anéantit le Moi le temps de la rencontre sympathique pour faire affleurer son mystère — le journal intime ayant alors pour fonction de faire durer cette rencontre. L'œil de la sympathie — la divination — lui ne brûle rien: il n'occasionne pas la disparition de ce qu'il *voit*. Ce sont deux secrets, les secrets de deux êtres qui communiquent dans la sympathie et *s'entendent*, en un mot s'aiment. Cette *entente* d'un type particulier n'a pas lieu hors langage, mais est sans égards pour lui. Elle ne doit pas être très éloignée de cette fonction la plus banale du langage que Malinowski appelait la *communion phatique*.

«Cacher ce que je vau» au moment où je me démasque; être deviné tout en restant encore obscur à celui qui m'a deviné; avouer mon secret tout en le gardant secret; me montrer tout en restant invisible; qu'il en soit de même pour mon interlocuteur et qu'une relation de reconnaissance se noue toutefois entre nous, voilà la sympathie et l'*amour* — son quasi-synonyme chez Amiel.

Que maintenant le diariste utilise ce don avec réticence et qu'il ne console pas les autres bien qu'il ressente ce qu'ils éprouvent avant même qu'ils ne l'aient exprimé (Marc, le Sympathique parmi les amis sympathiques, fait bien sûr figure d'exception), faut-il le mettre au compte de sa trop grande pudeur ou de son extrême orgueil?

[...] j'ai négligé Dieu comme mes vieux amis, par une secrète honte de moi-même. Me serais-je *caché devant l'Éternel*, comme Adam lorsqu'il s'est senti coupable? cette fuite serait donc une suite du péché, et un péché elle-même. — Elle est aussi un malheur.⁵⁹

Par crainte de laisser échapper la plus petite parcelle de soi, Amiel préfère négliger ses interlocuteurs sympathiques (Dieu, les amis), renoncer à la divination et à la sympathie — pourtant la plus réservée, la moins démonstrative des relations à l'Autrui. C'est pourquoi aussi, des formes que la sympathie peut prendre, l'écriture discrète du *Journal intime*, qui tient le rédacteur à plus grande distance d'Autrui, vaut mieux que la relation directe; et la lecture, à l'abri de la réciprocité divinatoire, encore mieux que l'écriture.

Mais se cachant devant Dieu — qui, je le rappelle, équivaut au sentiment intime, au tiers interne — Amiel reste caché à sa propre conscience. La connaissance de soi et des hommes (cet autobiographe se veut comme beaucoup d'autres, mais de moins en moins, anthropologue), qui justifie jusqu'au bout son entreprise et son inlassable continuation, n'échouerait-elle pas, entachée en quelque sorte d'un vice de forme? Le diariste semble effectivement négliger quelque chose. Être soi demande d'éloigner l'interlocuteur, de rester caché pour que notre secret ne nous soit pas dérobé; mais n'en rien laisser paraître ou — c'est la même chose — tenir l'interlocuteur à trop grande distance, aller au-delà du rapport sympathique qui, nous l'avons vu, suppose une proximité tout à fait trompeuse, et jusqu'à se taire, jusqu'à disparaître dans «le grand désert de l'indifférence», comme Amiel en a eu la tentation, c'est se priver de secret: c'est n'être plus rien. Pas de secret en effet qui ne soit déjà un peu, beaucoup... un secret de Polichinelle.

Alors, pas d'interlocuteur dans le *Journal intime* pour recevoir le secret de son rédacteur? Si, le journal lui-même, «qui [...] dispense de confidents et [...] habitue à l'intuition psychologique», «le livre aux sept sceaux qui ne peut être ouvert et déroulé que par les mains de l'amour»⁶⁰. Ce confident sympathique qu'est le journal, «témoignage de [la] vie cachée», où le diariste est au plus près de lui-même, si proche qu'il est fermé à soi à livre ouvert, suscite la veine divinatoire et réciproque des lecteurs sympathiques capables de rompre les sceaux. Eux se relayant, le secret ne sera finalement pas perdu, Dieu merci!

Qui sont ces «lecteurs de choix, dont le suffrage remplace tous les autres»⁶¹ ?

Pas un homme n'a tenu dans ses mains un de ces 68 cahiers; deux femmes en ont vu deux ou trois seulement; une troisième en a vu bien davantage et fait même la table des matières de quelque cent pages de ce volumineux recueil; mais cette troisième est la seule [il s'agit de Marie Favre]. Il faut tant de conditions, pour que cette confiance soit possible et inoffensive. Et d'abord, il faut une veuve; et cette veuve doit être comme une sœur d'adoption; et soi-même il faut être garçon.⁶²

(Effectivement, Marc n'a pas lu mais seulement entendu quelques passages du *Journal*.) Puis, *post mortem*: «Quelque ami d'élite (Edm. Schérer, Félix Bovet, Marc Monnier, Victor Cherbuliez)»⁶³, et Marc est encore des quatre parmi lesquels il faudra choisir. Les lecteurs: les «héros» involontaires du journal, les proches qu'Amiel a rendu intimes dans ces pages pour les garder le plus près de soi possible.

Finalement si Amiel n'a pas confié la charge d'exécuteur testamentaire littéraire à son ami Monnier, ni à aucun autre de la bande des quatre, tout en leur réservant une place dans le comité de lecture qui préavisera sur l'édition posthume qu'il espère de ses écrits, ce n'est pas faute d'y avoir songé:

A propos de ce *Journal*, le seul de mes papiers auxquels je tiens un peu, j'aimerais en cas de malheur, que quelque ami vît, si pour d'autres, on ne peut tirer quelque profit ou instruction; j'avais même pensé à vous, pour l'inspection de ces décombres. Mais cela vous irait-il?⁶⁴

Déclarations qui corroborent les propos tenus dans une lettre de six ans plus tardive (17 septembre 1867), citée par Philippe Monnier dans la préface de l'édition complète du *Journal intime*. Si la lettre citée par Ph. Monnier n'a peut-être pas été envoyée, nous ne trouvons pas trace de réponse à celle que nous rapportons. Mais après tout, tant pis! Ces deux lettres — Marc étant le seul à pouvoir se targuer d'être le destinataire de telles sollicitations — jointes aux testaments littéraires contradictoires d'Amiel — le suivant n'annulant jamais le précédent — ont assuré à l'œuvre du diariste la réception qu'il en avait lui-même programmée. Une diffusion par relais, un enchâssement de lectures sympathiques. Et dans cette course, le petit poète rencontré à Naples, s'il a été l'un des premiers, sinon le premier à prendre le témoin, ne l'aura pas passé

souvent et aura été l'un des derniers à nous le transmettre. Il aura été jusqu'au bout de toutes les sorties de reconnaissance.

Yves LOUIS.

NOTES

¹ *Correspondance Amiel - M. Monnier*, Naples, 2(9?) mars 1842. — Pour ne pas alourdir inutilement l'appareil de notes, nous indiquerons désormais les références aux lettres de la façon suivante: l'initiale C. suivie de l'adresse complète de la lettre.

² Cette correspondance est conservée, pour la plus grande part, à la Fondation Philippe Monnier à Cartigny, qui m'a autorisé à en prendre connaissance; je l'en remercie vivement. L'autre part est déposée au département des manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

³ C., Naples, 9 nov. 1857; je souligne.

⁴ C., Genève, 27 nov. 1842.

⁵ Voir Jean-Jacques Rousseau, *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», tome I, p. 1149.

⁶ Des deux mouvements de l'écriture intime la critique n'a souvent considéré que le premier. De même — le parallèle est frappant — la psychanalyse a davantage insisté sur le *retrait* que sur l'*expansion narcissique* (voir à ce propos: André Green, «Un, Autre, Neutre: valeurs narcissiques du Même», *Nouvelle revue de psychanalyse*, 1976, 13, *Narcisses*, pp. 49-50).

⁷ Henri-Frédéric Amiel, *Journal intime*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1978, tome II, pp. 1155-1156. — Comme nous extrayons toutes nos citations du *Journal intime* de l'édition complète en voie de publication (5 volumes parus), nous indiquerons désormais toutes nos références à ce texte de la façon suivante: l'initiale J. suivie des numéros du tome et des pages. Il ne nous a pas semblé nécessaire de donner l'adresse de ces citations, car nous tirons peu parti de la chronologie et, dans l'éventualité contraire, les dates sont rappelées dans notre propre texte.

⁸ J., II, p. 1156.

⁹ J., II, p. 1203.

¹⁰ Georges Poulet, «Amiel et la conscience de soi», préface du *Journal intime*, *op. cit.*, tome I, p. 50.

¹¹ J., II, p. 221.

¹² C., Genève, 6 avril 1856; Amiel souligne.

¹³ J., III, p. 325.

¹⁴ J., III, p. 936.

¹⁵ J., II, p. 868.

¹⁶ André Green parle dans un sens semble-t-il proche du nôtre de narcissisme négatif: «Il me semble que la cohérence théorique comme l'expérience clinique nous permettent de postuler l'existence d'un *narcissisme négatif*, double sombre de l'Eros unitaire du narcissisme positif, tout investissement d'objet, comme du Moi, impliquant son double inversé qui vise à un retour régressif au point zéro [...] le narcissisme négatif va vers l'inexistence, l'anesthésie, le vide, le blanc (de l'anglais *blank* qui se traduit par la catégorie du neutre) [...]» (art. cit., pp. 43-44).

¹⁷ *J.*, I, p. 1065; Amiel souligne.

¹⁸ *J.*, II, p. 222.

¹⁹ *J.*, I, p. 948.

²⁰ *J.*, I, p. 1090.

²¹ *J.*, V, p. 777.

²² *C.*, Genève, 8 fév. 1858.

²³ *C.*, Genève, 3 mai 1858.

²⁴ *J.*, III, p. 65.

²⁵ *C.*, Genève, 6 avril 1856; Amiel souligne.

²⁶ *J.*, II, p. 1159.

²⁷ *J.*, II, p. 1004.

²⁸ «Depuis quelques années, on accorde un intérêt croissant à la clinique psychanalytique des états de vide, aux formes de l'aspiration au néant objectal, à la catégorie du neutre. Cette tendance au désinvestissement, cette recherche de l'indifférence n'est pas l'apanage des philosophies orientales. Il me semble logique d'admettre que tout investissement porte dans ses plis le désinvestissement qui en est l'ombre projetée en arrière — évoquant l'état mythique antérieur au désir — et en avant — anticipant sur l'apaisement neutralisant consécutif à la satisfaction d'un désir conçu comme totalement satisfait. Le *narcissisme négatif*, dont les extensions me paraissent recouvrir toutes les valorisations de la satisfaction narcissique par la non-satisfaction du désir abjectal jugées plus désirables qu'une satisfaction soumise à la dépendance, à l'objet, à ses variations aléatoires comme à ses réponses, toujours défaillantes au regard des espérances qu'il est supposé accomplir, me paraît en rendre compte *voilà ch'entrate...*» (André Green, art. cit., p. 50).

²⁹ *C.*, Genève, 9 déc. 1853.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *C.*, Genève, 6 mars, 1854.

³² *C.*, Paris, 12 mars 1854; Marc souligne.

³³ *C.*, Naples, 9 nov. 1857.

³⁴ *C.*, Genève, 25 avril 1854; Amiel souligne.

³⁵ *C.*, Genève, 10 fév. 1856.

³⁶ *Ibid.*; Amiel souligne.

³⁷ *C.*, Naples, 19 fév. 1856.

³⁸ *C.*, Genève, 6 avril 1856.

³⁹ *C.*, Naples, vers le 6 mai 1856.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ C., Naples, 13 janv. 1856.

⁴² C., Genève, 6 avril 1856.

⁴³ J., II, p. 1194; Amiel souligne.

⁴⁴ J., II, p. 1156.

⁴⁵ J., III, p. 102.

⁴⁶ J., III, p. 325.

⁴⁷ J., III, p. 102; je souligne.

⁴⁸ J., II, p. 1156.

⁴⁹ J., II, p. 1157.

⁵⁰ Voir Georges Poulet, art. cit., p. 87.

⁵¹ C., Naples, vers le 6 mai 1856.

⁵² En guise d'exemple, ce texte parmi les nombreux du même genre que contient le *Journal intime*: «Je ne voudrais écrire que par amour, et je me sens froid pour les hommes, qui sont pour moi un milieu ennemi, contre lequel je me défends, et non une grande âme multiple avec qui je cherche à me mettre en communion. L'amitié, la famille, sont pour moi des réalités vivantes; la chrétienté, l'humanité aussi; mais l'état, le public, l'opinion, et même la patrie ne sont pas des formes de ma vie et ne disent presque plus rien à mon cœur. Genève m'a gâté et tué tout cela, en détruisant la foi, l'admiration, l'enthousiasme, l'illusion, qui servent de base à ces formes idéales.» (J., III, pp. 102-103)

⁵³ J., III, p. 202.

⁵⁴ C., Genève, 9 déc. 1853.

⁵⁵ J., V, p. 647.

⁵⁶ J., IV, p. 1050.

⁵⁷ J., V, p. 647.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ J., IV, p. 814; Amiel souligne.

⁶⁰ J., V, p. 647.

⁶¹ J., V, p. 784.

⁶² J., V, p. 647.

⁶³ J., V, p. 643.

⁶⁴ C., Genève, 27 déc. 1861.

Y. L.

Mon cher ami,

Vous êtes un des trois ou quatre hommes sur l'affection desquels je compte le plus. Vous ne m'avez donné que des preuves de bienveillance et d'amitié; vous avez poussé la condescendance jusqu'à me prendre quelquefois pour conseil, jusqu'à doubler même quelques duretés que je vous disais franchement, prenant au sérieux mon rôle prématuré de grand-juge. Et cependant, je n'étais et ne suis que votre fils en poésie; je me souviens et je n'oublierai jamais que c'est vous qui m'avez mis la plume à la main et qui m'avez éprouvé, dès mes premiers balbutiements, à prononcer nettement et de mon propre chef quelques mots lyriques. Voilà ce que vous avez fait pour moi, vous savez que je le sais, vous êtes sûr que je vous en aime. Nous ne nous sommes jamais rencontrés, à Paris ni à Genève, sans que vous ayez servi le nœud par quelque bon contact, par quelque amusante soirée qui compte et marque dans mes meilleurs souvenirs. Enfin il ne s'est rien passé entre nous qui n'ait été cordial, joyeux, aimable, bon à garder, impossible à oublier. C'est un fait que je constate.

Et côté de ça, je constate un autre fait, c'est que vous n'avez pas eu fort à faire ces derniers temps. Vous vous êtes déchargé de votre secrétariat de l'Institut dans les mains oisives de l'ami Blamvillat. Vous venez d'avoir vos vacances pendant lesquelles vous auriez bien pu faire un tour à Naples, ~~promesse~~ souvent prodiguée, jamais tenue. Vous avez des loisirs qui vous ont permis de composer 140 quatrains et 70 septains que vous comptez publier sous le titre de *Livres de Loch*, ou *Poésies gnominiques*, ou *Pensées du Réveil* (à mon avis, le meilleur titre est le plus simple) Enfin ce n'est pas le temps

qui vous manque : Deuxième fait qu'il me plaît de constater.

J'arrive au troisième qui lui est dissemblable. Je suis enrhumé, malade et triste. J'ai des débuts littéraires : une pièce en trois actes, en vers, qui m'a coûté un an de travail et que j'ai recommencée trois fois, tombée, dans l'eau (me dit-on) parce qu'on y a vu des allusions à M. Baciocchi, que je ne connais pas et à qui je n'ai jamais songé dans ma vie. J'ai des chagrins d'amitié ; les cancons de Genève doivent vous en avoir appris quelque chose. Enfin je viens de passer au fond de mon lit presque tout ce mois d'Octobre, assailli de fièvres rhumatismales, gastriques et bilieuses dont je suis fort loin d'être rétabli. Il m'en reste une faiblesse nerveuse invraisemblable ; le travail de tête et de main que me coûte ce billet m'a mis tout en rage et je vais devoir m'en reposer jusqu'à ce soir (il n'est pas midi)

Eh bien ! malgré tout ça, vous ne me donnez pas signe de vie depuis plusieurs mois, vous n'avez pas répondu à ma dernière lettre, vous me boudez, ou vous m'oubliez ou vous me négligez ou vous ne vous souciez point de moi. Et c'est moi, qui, tout fieroux, maussade et idiot que je suis, reprends ma plume en votre honneur et la traîne péniblement jusqu'aux deux tiers de cette seconde petite page. Je ne me plains pas, je ne vous gronde point, je ne lève pas mes bras au ciel en criant : Raca : c'est tout bonnement un quatrième fait que je constate

l'histoire de me rappeler à vous et de vous écrire les deux mains

Marc-Monnier

Reçue (par Harnung le père)
le 9 novembre 1857.